

# Mission de la philosophie dans le temps présent

---

Wilhelm Wundt

Publication:

Source : Livres & Ebooks

# I

Au moment d'aborder une nouvelle carrière, nous éprouvons tous le besoin de nous rendre compte de la tâche que nous avons entreprise et des moyens par lesquels nous espérons l'accomplir. Mais quelle carrière est plus apte à provoquer une pareille pensée que l'enseignement de la philosophie, « cette science des sciences, » où le succès dépend, plus que dans aucun autre domaine scientifique, de ce que l'on y trouve le point de départ juste, pour la route à suivre. Et quelle époque pourrait offrir plus de raisons de rechercher le but et la mission de la philosophie que le temps actuel ? D'un côté nous nous trouvons encore quelquefois en face de l'opinion que la philosophie a fini son rôle, qu'elle doit maintenant disparaître de la scène pour céder entièrement la place aux sciences expérimentales ; tandis que de l'autre côté nous voyons une petite troupe de défenseurs zélés de la spéculation qui voudraient persister à regarder la philosophie seule comme la vraie science, dont toutes les sciences particulières doivent recevoir leur direction.

Et quelle diversité se rencontre dans les opinions quand nous portons nos regards sur le champ du débat philosophique lui-même ? Ici les uns louent Hegel ou Herbart ou Schopenhauer comme le penseur dans lequel la spéculation a trouvé son expression dernière. D'autres remontent à Kant qui a fixé les conditions et les limites de la connaissance humaine d'une manière qui ne peut être surpassée : tout ce qui est venu plus tard leur apparaît comme une aberration digne de pitié. D'autres enfin prétendent même que le grand Aristote avait, sur les points essentiels, porté la philosophie à la perfection ; que tout au plus sa métaphysique aurait besoin d'être complétée d'une façon éclectique par d'autres systèmes. En outre, combien de tentatives n'ont pas été faites pour fonder des explications du monde, qui se présentent avec la prétention à une certaine originalité, et dont quelques-unes sont arrivées à un prompt succès apparent ?

Cet état de la philosophie n'a réellement rien de réjouissant. Il montre partout les traces de l'inachèvement et de la fermentation intérieure. Mais il n'est pas non plus tout-à-fait attristant. L'intérêt pour la philosophie s'est ravivé dans les cercles du monde scientifique où il a été longtemps presque entièrement éteint. Partout, du sein des sciences particulières s'élèvent des questions philosophiques.

On s'adresse aux systèmes courants pour avoir une réponse, ou, ce qui arrive encore plus souvent, on essaie de philosopher d'une façon indépendante sur le terrain de la science spéciale que l'on cultive ou des connaissances qui forment l'horizon du savant spécial. Le mouvement philosophique qui commence ainsi dans les sciences particulières, est peut-être plus important que tout ce qui se produit en ce moment dans le domaine de la philosophie proprement dite.

Ici nous voyons la théologie scientifique cherchant avec ardeur un fondement du sentiment religieux, qui donne à la religion une place au-dedans et non pas au-dehors de l'idée philosophique du monde. Là les sciences sociales s'efforcent de plus en plus de résoudre d'une manière conforme aux principes et à la raison les problèmes qui agitent la société humaine. La science historique cherche à pénétrer quelles sont dans la nature et la civilisation les conditions fondamentales des faits historiques et à en saisir ainsi la nécessité intérieure. De la philologie naît la science comparée des langues qui se trouve nécessairement conduite aux questions sur la nature, l'origine et le développement du langage. Ces questions, qui nous font remonter d'une manière directe à la psychologie, contiennent en même temps les problèmes principaux d'une philosophie indépendante du langage.

Mais la philosophie a surtout pénétré dans le domaine de certaines sciences qui naguère lui étaient peut-être le plus étrangères, je veux dire les sciences naturelles. Elles m'ont amené moi-même presque à mon insu et en dehors de ma volonté, aux études philosophiques. Combien n'aurait-on pas été étonné, il y a vingt ans, de rencontrer, au milieu d'un ouvrage consacré uniquement à la physique, des excursions sur le problème de la connaissance? Ou comment aurait-on pu croire qu'un professeur de physique éprouvât le besoin de consacrer une leçon spéciale à rendre compte à lui-même et à ses élèves des principes logiques de sa science? Les plus anciens d'entre nous se rappellent encore le temps où la physique était renfermée en apparence dans le cadre d'une science, mais-était en réalité divisée en autant de sciences qu'il y a de séries dans les phénomènes dont elle s'occupe. La pesanteur, la lumière, la chaleur, l'électricité avaient besoin de principes particuliers d'explication; et au fond il fallait pour chacun de ces phénomènes principaux une théorie particulière de la matière. A côté marchait la chimie qui doutait si les atomes de la physique avaient une signification pour elle, et dans ce doute se contentait souvent de connaître les faits d'une manière empirique et immédiate. Ainsi il devait nécessairement arriver que souvent on regardât toutes les hypothèses sur les fondements derniers des phénomènes physiques comme de simples moyens d'explication et de calcul, et qu'on ne fût pas choqué de diverses hypothèses sur la constitution de la matière varier dans les différentes parties des sciences naturelles.

Cet état peu satisfaisant n'a pas complètement disparu. Cependant la nouvelle théorie mécanique de la chaleur a déjà rendu possible, pour un grand nombre de phénomènes physiques, une explication unique, et elle est même sur le point de relier la chimie à la physique, en appliquant aux phénomènes de la combinaison chimique des théories dont on a généralement reconnu la vérité. Sans doute la plupart des physiciens et des chimistes regardent encore maintenant nos idées sur la matière comme provisoires, et ils n'ont pas tort. Mais aucun savant ne doute plus qu'il y ait dans ces idées un germe de vérité et que ce germe ne devienne peu à peu la vérité pleine et entière, à mesure que les recherches scientifiques amèneront de différents côtés des résultats concordants. Personne ne pense plus aujourd'hui que les physiciens et les chimistes, ou même les physiciens s'occupant de différentes parties de la physique, puissent encore se contenter d'hypothèses contradictoires. Qu'on en ait plus ou moins conscience, l'idée prévaut généralement qu'il ne suffit plus de décrire et de relier simplement entre eux les phénomènes dans la science naturelle ; il s'agit d'en pénétrer la cause d'une manière définitive. Mais par là la science naturelle reconnaît que sa mission est de coopérer à la création d'un système général et philosophique de la nature.

Cela nous conduirait trop loin de vouloir ici montrer, même brièvement, comment la science naturelle se trouve, dans toutes ses parties, mise ainsi en présence de problèmes philosophiques. Déjà on a également tiré des principes de la théorie mécanique de la chaleur des conséquences qui, s'étendant jusqu'à l'avenir le plus reculé, ne craignent pas de toucher au grand problème de l'univers : y a-t-il, oui ou non, une fin des choses ? Sur le même terrain des considérations générales, le principe de l'indestructibilité de la force a étendu sa puissance irrésistible au monde vivant, qu'il assujettit à la transformation générale des forces de la nature, en anéantissant complètement l'hypothèse des forces vitales spécifiques. (Cette hypothèse, d'ailleurs, est déjà ébranlée dans la physiologie.) D'autre part, le problème, longtemps écarté, du développement des formes organiques de la vie, gagne une influence croissante dans les sciences biologiques. Les idées fortement enracinées sur l'importance des systèmes naturels sont renversées, et le problème presque oublié de l'origine de tous les êtres vivants surgit de nouveau. Dans la théorie de l'évolution on discute encore si et comment l'utilité apparente des produits organiques de la nature peut être conciliée avec leur causalité rigoureuse, et cette discussion recevra difficilement une solution satisfaisante, avant qu'on ait attaqué de nouveau les idées de but et de cause avec les armes philosophiques que l'état actuel des sciences met à notre disposition.

Pendant que sur ce point la science naturelle attend de l'analyse philosophique une solution aux difficultés qui l'embarrassent, d'un autre côté la science de la

nature est à la veille de s'arroger ou au moins de se faire céder une part d'un domaine scientifique attribué jusqu'ici à la philosophie. Comme on a appliqué les méthodes d'observation et d'expérimentation des sciences naturelles à l'expérience interne, la physiologie des organes des sens a produit la science nouvelle de la psychologie expérimentale qui semble être appelée à relier entre elles les sciences de la nature et de l'intelligence.

Non-seulement les différentes branches des sciences expérimentales conduisent à la philosophie, mais les mathématiques elles-mêmes, cette base abstraite des sciences de la nature, n'ont pu échapper à l'impulsion du temps. Ici on cherche, par des spéculations transcendantes, à arriver à une conception de l'espace plus générale et dégagée des liens de la perception. Là on soumet à un nouvel examen les principes les plus généraux de la mécanique, ce fondement de toute la science explicative de la nature.

Ainsi, partout dans les domaines spéciaux delà science, surgissent des problèmes philosophiques, et déjà les recherches particulières ont amené divers résultats d'une grande importance philosophique. Ce sont là les éléments d'un système cohérent du monde ; la tâche de la philosophie sera de les coordonner.

## II

La philosophie actuelle est-elle à la hauteur de cette tâche ? Nous a-t-on transmis un système scientifique dans lequel les connaissances nouvellement acquises trouvent leur place sans difficulté ?

Ou sommes-nous obligés d'attendre d'une philosophie de l'avenir un tableau général du mouvement intellectuel de notre époque ? Ou enfin, ne serait-il peut-être plus jamais donné à l'esprit humain de développer une vue philosophique de l'univers qui s'accorde parfaitement avec les données et les exigences des sciences particulières ?

Kant est incontestablement, parmi les philosophes modernes, celui qui a exercé sur les sciences particulières et surtout sur la science de la nature l'influence la plus profonde et la plus durable. A Kant se rattachent en outre tous les développements postérieurs de la pensée philosophique, quelque tranchées que puissent être les oppositions qui les séparent les uns des autres. On comprend dès lors

qu'aux yeux de beaucoup de personnes la philosophie de Kant soit encore aujourd'hui le seul système philosophique qui n'ait pas été dépassé par le progrès des sciences particulières.

En effet, si la gloire si rare d'avoir fait des découvertes philosophiques appartient à un philosophe moderne, c'est certainement à Kant. Son plus grand mérite est d'avoir montré les conditions subjectives de notre entendement. Mais il y avait deux parties dans cette œuvre : la recherche des conditions de l'intuition ou de la perception des sens et celle des conditions de la connaissance par les concepts. En démontrant que l'espace et le temps sont les conditions subjectives de notre intuition, Kant n'a pas déterminé d'où vient le contenu, ou, selon sa propre expression, la matière de la sensation. Kant a montré que l'espace et le temps ne sont que des formes de notre intuition venant de nous, et il n'a pas examiné comment elles naissent en nous. Le problème relatif à la théorie de la connaissance, que soulève l'intuition, Kant l'a résolu ; mais il n'en est pas ainsi du problème psychologique, également contenu dans l'intuition. Plus tard Herbart s'est occupé de ce dernier problème au point de vue philosophique, et ensuite la psychologie expérimentale moderne l'a examiné au point de vue de l'expérience physiologique.

Il en est de même de la connaissance par les concepts. Kant a montré que partout nous mettons nos concepts dans les choses. Mais il n'a pas répondu à la question : si les concepts fondamentaux de l'intelligence, les idées de cause, de substance, de qualité, de quantité, etc., sont innées ou si elles sont produites psychologiquement. Peut-être les a-t-il regardées comme innées. Encore aujourd'hui les opinions sont partagées sur cette question, qui a été le point de départ de Locke dans ses Essais mémorables. Beaucoup de philosophes voudraient au moins faire un choix parmi les concepts fondamentaux de Kant et restreindre avec Schopenhauer le fondement originel de notre pensée à l'idée innée de la causalité. L'expérience psychologique émettra peut-être l'opinion que nous portons toutes ces idées générales en nous en quelque façon virtuellement, c'est-à-dire en tant que nous sommes des êtres pensants, mais qu'elles ont besoin de se développer de nouveau en nous psychologiquement, absolument comme les perceptions du temps et de l'espace.

La découverte de Kant consiste donc purement en une théorie de la connaissance. Il n'a pas touché aux questions psychologiques qui s'y rattachent. Mais en même temps cette découverte porte en elle, ce qui n'en diminue nullement le mérite, le caractère d'une introduction. En effet, quand on nous a montré ce qui est subjectif dans notre entendement et ce qui ne l'est pas, nous ne connaissons réellement pas encore un seul fait de la nature ou de l'intelligence.

Malheureusement Kant lui-même ne devait pas échapper à un danger, qu'il avait indiqué dans ses antinomies de la raison, à savoir au danger d'attribuer une valeur réelle à des idées qui ont seulement une valeur théorique. En démontrant que des formes subjectives de l'intuition et de la pensée entrent partout dans notre conception de l'univers, il pouvait résumer le résultat de sa critique de la raison en ces termes : nous ne connaissons partout que des phénomènes, mais non pas les choses telles qu'elles peuvent être en elles-mêmes. Ainsi naquit la distinction si importante entre le phénomène et la chose en soi, distinction incontestablement légitime aussi longtemps que l'on reste sur le terrain de la critique de la raison, mais qui ne l'est plus dès que l'on reconnaît à la chose en soi une valeur réelle, en la regardant en quelque façon comme le fondement des phénomènes. Une fois ce dernier pas fait, nous éprouvons naturellement le désir de soulever, par un moyen quelconque, le voile qui nous dérobe cette base cachée des phénomènes : nous espérons y parvenir peut-être par un acte de la connaissance intuitive. Et en effet cela est arrivé à Kant. Il pensait que dans la loi morale se dévoile la nature intime de l'homme, le vrai être en soi, et que de ce point une faible lumière rayonne également sur le fond sombre des idées transcendantes de la raison pure dont l'origine ne peut être démontrée dans le domaine de la connaissance théorique.

L'importance que possède la philosophie pratique de Kant, à cause de la manière décidée dont elle place la grandeur simple de la loi morale au premier plan, ne doit pas nous aveugler sur la faiblesse de cette base. Elle prépare le terrain à un dualisme de l'espèce la plus dangereuse. Ici le règne des phénomènes où l'on interroge partout avec soin les intuitions et les concepts sur leur origine et leur légitimité, là le domaine des choses en soi où toute connaissance devrait cesser et où il nous est cependant permis contre notre attente de porter un regard en fin de compte. C'est par ce point que Schopenhauer se rattache à Kant, et qu'à une époque récente « la philosophie de l'inconscient » dont on a tant parlé, s'est rattachée à son tour à Schopenhauer. L'opposition qui existe chez Kant entre le phénomène et la chose en soi se transforme dans Schopenhauer en un dualisme de la représentation et de la volonté. Dans le domaine de la représentation tout est clair, tout s'enchaîne, tout est dominé par la raison et la cause. La volonté, au contraire, est la chose obscure en soi, qui ça et là fait irruption dans le monde des représentations comme un fait énigmatique. Dans la philosophie de l'inconscient enfin, cette chose en soi a pris le nom de « l'inconscient, » et ce nom indique déjà qu'elle réunit en elle tout ce qui ne peut pas être ramené à des principes clairs de l'entendement. Ici donc, comme déjà dans Schopenhauer, règne d'un côté, dans le domaine de la représentation une conception relativement claire, se rapprochant de la spéculation scientifique ; et, de l'autre côté, on rencontre une sympathie tout

aussi manifeste avec les aberrations mystiques et spiri-tistes de la société prétendue éclairée de l'époque actuelle. Peut-être est-ce justement l'union d'éléments si hétérogènes qui rend si chers à une partie du public d'aujourd'hui ces derniers fruits philosophiques qui ont poussé sur le terrain du dualisme de Kant.

### III

Pour déterminer le caractère fondamental de la philosophie d'une époque, les idées, qui dominent le développement des sciences particulières, sont certainement d'une importance plus grande que ces courants d'opinion qui se manifestent par la popularité de tel ou tel philosophe. Car la science devance toujours l'opinion publique. Et dans la science - on peut, je crois, l'affirmer hardiment - le système dualiste du monde n'a plus de partisans. Il se peut que quelques savants suivent encore, en dehors du domaine de leurs propres travaux, le courant des préférences populaires. Mais la marche générale de notre développement scientifique tend à une conception du monde, unitaire, monistique. Tout le monde reconnaît que notre science a des bornes et en aura toujours. Mais, aussi loin qu'elle s'étend, elle tient à posséder un enchaînement intérieur et résiste à la tentative d'une séparation en deux moitiés tout à fait différentes. C'est pourquoi ces systèmes qui flottent entre le rationalisme et le mysticisme n'ont plus de partisans dans le monde scientifique actuel.

Mais la science elle-même ne nous impose-t-elle pas une autre forme plus tranchée du dualisme, en appelant partout notre attention sur la différence entre l'expérience interne et externe, différence qui forme la base de la division des sciences en deux grandes classes, celles de la nature et celles de l'esprit ? Mais plus nos connaissances psychologiques progressent, plus les liens qui unissent partout l'expérience interne et externe se montrent clairement. Ce que nous appelons expérience externe est dominé par les formes de nos intuitions et de nos idées. Pour former nos perceptions et nos idées nous avons sans doute besoin d'une impulsion extérieure, mais elles n'en existent pas moins elles-mêmes en nous, c'est-à-dire qu'elles sont des éléments de notre expérience interne. Toute expérience est en premier lieu une expérience interne. Si donc la science tend à un système monistique du monde, ce système doit reconnaître franchement la priorité de l'expérience interne ; ce ne peut donc être que l'idéalisme.

Ce mot est encore trop facilement exposé à être mal compris. On s'imagine - et la voie suivie par la philosophie idéaliste après Kant contribue à propager cette opinion - que l'idéalisme refuse absolument de reconnaître l'expérience externe comme une source réelle de connaissance, et que, selon lui, toutes nos connaissances dérivent des idées qui sont en nous avant toute expérience. Mais déjà l'idéalisme de Kant qui, au point de vue des rapports entre l'expérience externe et interne, penchait vers un système monistique, ne répond nullement à cette opinion, et l'idéalisme, auquel les sciences naturelles tendent actuellement, est également d'une espèce toute différente.

Hegel, en qui la philosophie idéaliste postérieure à Kant a trouvé son expression dernière, a fondé son système de la connaissance sur le mouvement spontané de la pensée pure. En reconnaissant que les principes les plus généraux de la logique, le principe d'identité et le principe de contradiction, ne peuvent pas servir de base à nos connaissances. il a pris comme point de départ de son système un nouveau principe, prétendu logique, celui de l'opposition réelle. D'après lui, chaque idée contient son contraire ; en s'unissant avec lui, elle engendre une nouvelle idée dans laquelle le même mouvement de la pensée se répète, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde de nos idées s'unisse dans un ordre spontané et forme le système de nos connaissances. En vérité personne ne peut nier que l'opposition réelle ne domine partout nos pensées. Nous parlons de l'opposition dans les directions de l'espace et du mouvement. L'attraction et la répulsion régissent dans le domaine des forces physiques et chimiques. Nos sensations se meuvent également dans des cercles opposés : le chaud et le froid, les sons aigus et profonds, forts et faibles, la lumière vive et terne. Et les mêmes oppositions reviennent dans nos idées éthiques et esthétiques : le bien et le mal, le beau et le laid. Mais partout cette opposition est un produit de notre perception. Elle provient de la perception et non de la pensée pure. De cette façon ce n'était pas en réalité un principe logique, mais une expérience générale qui formait le véhicule de la méthode dialectique ; celle-ci devait donc réussir à comprendre également dans son système les notions expérimentales. Mais ce qui dans la riche expérience des sciences particulières aurait autrement été fécond pour la contemplation philosophique devait nécessairement s'effacer devant la puissance d'un principe unique qui passe partout son niveau. Nulle part ce fait ne s'est montré plus clairement que dans la philosophie de la nature : aucune autre science ne possède un plus grand nombre de principes d'explication bien reconnus et jusqu'ici ils ne présentent encore aucun enchaînement.

Parmi les successeurs de Kant, c'est Herbart qui s'est le plus rapproché de la manière de voir des naturalistes. Sa tentative de renouveler la monadologie de

Leibnitz sur le terrain préparé par la Critique de la raison de Kant et par l'analyse de la conscience de Fichte offrait d'une part des points de contact avec la théorie atomistique, et semblait d'autre part ouvrir à la méthode mathématique, familière aux savants, une entrée inattendue dans la psychologie. Sans doute, en y regardant de plus près, l'affinité de la philosophie de la nature de Herbart avec la manière de voir des savants disparaît, de même que les formules mathématiques de sa statique et de sa mécanique des représentations manque de la base exacte d'une mesure et d'une confirmation même approximative par l'expérience. Les êtres simples de Herbart qui, par leur réaction mutuelle, produisent la marche du monde, ne sont pas, comme les atomes de la physique moderne, les forces les plus simples pouvant être regardées comme le fondement des changements dans les phénomènes extérieurs de la nature ; ils ont leur type dans la sensation pure. Comme cette dernière, ils possèdent la qualité, et de même que des sensations, qualitativement différentes, se contrarient, de même les êtres simples se contrarient dans leur union. Les expériences les plus simples de notre conscience sont donc transportées ici aux objets extérieurs. Mais une fois cette base admise, le développement spéculatif marche en avant sans le recours à de nouvelles expériences. Tout au plus cherche-t-on plus tard à établir, tant bien que mal, un accord avec les résultats de la science. Hegel avait proclamé l'expérience interne la plus générale comme l'essence des choses, Herbart proclama comme telle l'expérience interne la plus simple.

Or, c'est assurément un principe de méthode général dans les sciences que le composé doit être analysé et finalement expliqué par le simple. Mais un deuxième principe également important dit que cette analyse doit comprendre les expériences qu'il s'agit d'expliquer. Et voilà le principe qu'Herbart a violé. Il a analysé l'expérience psychologique, et il a transporté dans le domaine de l'expérience physique l'élément le plus simple qu'il ait obtenu. On pourrait peut-être justifier ce procédé par cette considération que toutes les expériences nous sont transmises uniquement comme expériences internes par l'intermédiaire de notre conscience. Mais dans notre explication des choses, il faut tenir compte de l'expérience interne dans le sens étendu que nous lui attribuons ici. Si cette expérience psychologique, que nous rapportons à notre propre être, et cette expérience physique, que nous faisons dériver de l'influence d'un monde extérieur ne sont toutes deux, prises dans le sens le plus rigoureux, que des parties de l'expérience interne, nous aurons en vérité à compter, dans notre explication des objets physiques, avec la nature de notre conscience qui nous est connue seulement par l'expérience psychologique, mais en vérité nous n'aurons jamais le droit de faire abstraction de l'expérience physique. De même nos recherches psychologiques auront égard en premier lieu à notre expérience psychologique proprement dite.

Mais dès qu'elles devront rendre compte du fondement plus profond de cette dernière, elles ne pourront pas de leur côté négliger ce que l'expérience physique nous fait connaître de la nature générale des choses. Ainsi chacune de ces sources de connaissance nous renvoie à l'autre, et dorénavant nous pourrons nous contenter uniquement d'une conception de l'univers qui sera conforme dans ces différentes directions aux données et aux conditions des sciences particulières.

## IV

Nous arrivons à la conclusion finale de nos considérations. La science actuelle tend à une conception unitaire de l'univers, dont les différentes parties s'enchaînent ; elle a déjà mis au jour beaucoup de matériaux qui pourront servir à élever cet édifice. Mais aucun des systèmes actuels ne satisfait aux exigences des sciences spéciales, car ils n'ont pas su profiter avec circonspection de cette expérience scientifique que les sciences spéciales et surtout les sciences naturelles, au degré de perfection où elles sont arrivées, ont le droit d'exiger. Il s'agit de tendre de nouveau vers le but que la philosophie allemande croyait avoir déjà atteint au commencement de ce siècle. Vraiment le chemin n'est pas facile. Car nous devons le parcourir, non sans rien emporter, mais chargés de tout le bagage de l'expérience scientifique. En tout cas le travail immense, que les successeurs de Kant ont osé entreprendre, n'est pas perdu pour nous. La manière dont Hegel a envisagé l'histoire doit au moins nous enseigner qu'un développement spéculatif, ayant dominé une génération, n'a pas pu être une simple aberration. C'est l'idéalisme allemand moderne qui le premier a érigé une conception monistique de l'univers avec ses conséquences philosophiques. Il aura en outre le mérite impérissable d'avoir ramené tous les domaines de la vie intellectuelle, l'État et la société, l'histoire et l'art, à l'idée d'un développement nécessaire de la pensée intérieure. Cette idée, même sous l'armure étouffante de la méthode dialectique, n'a pas entièrement perdu la force convaincante de la vérité. Elle a aussi pénétré dans les sciences naturelles, comme il est constaté par un grand nombre de reminiscences de la philosophie de la nature de Schelling qui se retrouvent dans la théorie de l'évolution de la biologie moderne. Mais cette direction de l'idéalisme, commençant avec Fichte, a besoin, pour être bien appréciée, d'être jugée d'après ses vues les plus générales. La puissance de Herbart réside dans l'analyse pénétrante des idées particulières. Lui aussi ne sera peut-être estimé à sa juste valeur que le jour où aucune école ne portera plus les chaînes de son système. Ce n'est donc pas parce que toutes les œuvres du temps passé nous offrent seulement des

fautes et des erreurs, que la philosophie est obligée de marcher en avant, mais parce que depuis leur apparition la science a progressé.

L'esprit humain, comme nous le montre surtout l'histoire de la philosophie, ne marche pas à son but par le chemin le plus droit et le plus court ; il suit de nombreux détours qui nécessairement lui font quelquefois faire fausse route. Peut-être avancerait-il plus vite en parcourant une autre voie, cependant c'est pour lui un immense avantage d'avoir exploré le domaine des connaissances en sens divers. Et en quoi une petite perte de temps peut-elle nuire sur un chemin dont le terme se trouve dans l'infini ?

Réussira-t-on dans un avenir plus ou moins éloigné à ramener la science humaine à cette forme systématique qui jusqu'ici a toujours apparu à la philosophie comme sa tâche ? Personne n'oserait l'affirmer dès aujourd'hui, quand non-seulement dans la philosophie mais encore dans les sciences particulières, il se trouve tant d'idées ayant besoin d'être éclaircies. En attendant il semble que nous soyons encore à ce moment de préparation où les matériaux s'entassent un à un, tandis que les points de vue généraux surgissent peu à peu au milieu de la lutte des opinions. Cependant la philosophie ne doit pas rester oisive. En contrôlant les résultats généraux des sciences, en développant les méthodes scientifiques et leurs principes, elle a devant elle un champ de travail qui s'étend toujours avec le progrès de l'expérience scientifique et où elle peut exercer une influence féconde sur les sciences spéciales. Plus la philosophie prendra au sens littéral sa vocation d'être « la science des sciences, » plus il lui sera facile de transmettre un jour à la postérité un tableau fidèle du mouvement scientifique de notre époque. Car les systèmes d'une certaine importance, que l'histoire de la philosophie inscrit sur ses pages, ne sont pas de frivoles combinaisons d'idées de quelques penseurs isolés ; cette histoire réunit les innombrables sources de connaissance répandues dans les sciences spéciales en un grand fleuve, où sans doute on ne reconnaît pas le cours de chaque source particulière, mais où l'on peut voir la direction qu'elles ont suivie dans leur ensemble. Dans ces derniers temps on n'a pas toujours tenu compte de l'influence réciproque qu'exercent l'une sur l'autre la philosophie et chacune des sciences particulières. Celles-ci méritent à cet égard le moindre reproche. Car c'est la tâche de la philosophie de maintenir les bons rapports avec les sciences spéciales en leur empruntant ce dont elle a besoin, la base de l'expérience, et en leur communiquant ce qui leur manque, l'enchaînement général des connaissances.

W. Wundt.

